



FOUR
URN
NASC
ISE

LIVIA LLEWELLYN



Dystopia

Workshop

Fournaise
Livia Llewellyn

Correction : Pascale Doré
Maquette : Laure Afchain
Couverture : Stéphane Perger

© Dystopia Workshop 2021
11, square Lamartine 91000 Évry
www.dystopia.fr

Imprimé par F. Paillart à Abbeville (France)
Dépôt légal : novembre 2021
ISBN 979-10-91146-45-6 EAN 9791091146456

Fournaise

Livia Llewellyn

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Sylvie Homassel

*À Brenda et Maeve Llewellyn Ihsen,
et à toutes les autres filles du monde.*

Fournaise

La ville se mourait et nous le savions tous : nous l'avions compris avant que nos yeux nous l'apprennent. Les fruits ont cette manière de commencer à se rider, à mollir, à se creuser autour d'une ecchymose vite apparue ; s'en dégage alors une odeur douceâtre, celle de la pourriture et de la mort qui attirera toujours quelque créature affamée et rampante. Une certaine partie de la ville – bâtisse désertée qui sombre sur ses propres fondations, allée abandonnée qui vomit son lent tourbillon de mauvaises herbes et de pierre fendue – allait succomber, s'était putréfiée, avait succombé : et disséminait maintenant les spores annonciatrices de son décès. Partout en ville, nous continuions de vaquer à nos existences et à nos occupations, nous répétant que tout était normal, que tout allait bien. De temps en temps une spore s'égarait dans nos poumons, chevauchant l'un des fragiles filaments de ce remugle de fruit pourri. Et si nous n'interrompions pas nos routines quotidiennes, nous trébuchions quand même, le pas un peu plus lent. C'était la fin de l'été ; je venais d'avoir treize ans ; les feuilles changeaient tout juste de couleur ; les voisins récoltaient les derniers produits de leurs jolis jardins, éliminant les derniers vestiges des fleurs et des fruits de saison, avant de ratisser leurs sols. Mon grand-père avait disposé un grand bidon d'essence mangé de rouille rouge près du garage ; tous les soirs, il y jetait les débris de l'été et y mettait le feu. D'immenses traînées de fumée noire s'élevaient dans l'air tiède – flocons de cendre, fins comme plumes, étincelles cramoisies et brûlantes. Plantée sur le sentier de gravier, je

regardais les langues écarlates du feu craquer et franchir, bondissantes, le rebord déchiqueté du tonneau tandis que mon grand-père écrasait au tison les branches et les feuilles. Un vent du soir emportait les bouffées sombres vers la voûte des arbres, hauts conifères murmurants, vacillants, semant dans les cieux la cendre balayée par leurs rameaux. Ce que nous regardions sans mot dire. L'air sentait les impuretés, la fumée, l'obscurité, une odeur qu'il n'adopte jamais qu'à la fin d'un été mourant – fumet de soleil couchant et d'un automne imminent et sombre. Les arbres bougèrent, les branches changèrent de direction et le parfum, doux, nauséux, nous prit à la gorge, chassant la fumée.

— Qu'est-ce qu'il se passe? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit mon grand-père.

Il se frotta les yeux pour en chasser la cendre; son regard se porta sur un lieu lointain qui nous échappait à tous deux.

— Il y a quelque chose qui cloche.

L'été prit fin officiellement, les cours reprirent et la ville poursuivit son chemin. Il nous était facile à tous de dire que les choses allaient bien. La dissonance que nous sentions dans les airs? Ce n'était que le changement de saison, rien d'extraordinaire. Près du centre-ville, dans une petite rue déserte qui longeait les usines et les entrepôts à la périphérie de la ville – étrange, inquiétante zone où la banlieue se dissout dans sa résistante extrémité, et où commence la ville proprement dite –, plusieurs boutiques fermèrent sans prévenir leurs fidèles clients ni même leurs employés. Si je m'en rendis compte, c'est qu'un jour, en début d'après-midi, ma mère emprunta cette rue; elle était venue me chercher à l'école car j'avais rendez-vous chez le dentiste. C'étaient des magasins que ma mère, enfant, avait pour la plupart fréquentés; adulte, elle adorait prendre cette rue, me montrer toutes

ces boutiques où mon grand-père l'emmenait. Une petite confiserie qui vendait de curieuses gaufrettes carrées au goût mentholé, à la fois crémeuses et croustillantes, et les bonbons pastel si prisés dans les mariages et les enterrements. Une papeterie, où ma famille, côté maternel, s'était procuré par dizaines de boîtes son papier à lettres – papier épais, couleur ivoire – et les enveloppes assorties, le tout frappé de leurs armoiries, griffon cornu rampant sur un champ de belles-de-nuit. Mon grand-père y achetait également des cartes de visite et des blocs-notes : son nom soigneusement imprimé au centre, surmontant son titre – contrôleur à la Compagnie municipale de l'électricité et des eaux. Dans la même rue : un cinéma décrépît où se jouaient, dans des langues inconnues de tous, des films venus de pays qu'aucun de nous ne se souvenait d'avoir localisé sur les cartes et les globes vieillissants de nos écoles et de notre bibliothèque. Une mercerie où mon père se faisait, autrefois, former et coudre, à ses mesures exactes et selon ses souhaits précis, feutres bruns et gants d'hiver en agneau. Le magasin avait été repris en cette année-là, au printemps, par le fils du précédent propriétaire, jeune homme concentré et sérieux, à la parfaite pâleur, à la tignasse noire, aux yeux sombres et tristement démesurés. Ces trois boutiques et quelques autres encore étaient désormais de sombres jachères, des pancartes au rouge déjà passé – FERMÉ, FERMETURE DÉFINITIVE – se balançaient, accrochées aux portes cadennassées et vitrines, étouffées par les toiles d'araignées et la poussière ; une odeur familière, à la fois douce et nauséuse, flottait dans la rue.

— Mais pourquoi est-ce que ça sent comme ça partout ? demandai-je en me pinçant le nez. Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait de la naphthaline, répondit ma mère.

— C'est quoi ?

— Les boules que nous mettons dans les tiroirs pour chasser les mites. Tu sais, ce dont je me sers pour que les affaires de ton père et de ta grand-mère ne s'abîment pas, ne pourrissent pas. Pour les conserver en bon état.

— Les conserver? Comme les légumes?

— D'une certaine façon. Pour protéger les choses. Afin qu'elles ne vieillissent pas, qu'elles restent intactes.

Cet après-midi-là, tandis que ma mère pilotait notre voiture le long de l'étroit méridien qui divisait la chaussée en deux, le jeune homme pâle se tenait sur le seuil de sa boutique, enveloppant de ses longs bras un rouleau de tissu, comme il l'eût fait d'un enfant mort. Non, ce n'était pas un rouleau, compris-je en sursautant, mais un morceau d'épais feutre gris emmaillant le corps rigide d'un énorme oiseau pourvu de deux becs tressés en une hideuse spirale et d'une grappe d'yeux, comme en ont les araignées – yeux sans paupières, noirs comme le charbon.

Ma mère se gara et nous nous retrouvâmes sur le trottoir de cette rue sèche, épuisée, sous un ciel frais et sans nuages que couronnaient les fils téléphoniques. Il n'y avait, à cette heure de la journée et dans ce quartier de la ville, pas âme qui vive – quartier central et cependant sans repères, où les immeubles se dressaient péniblement sur deux niveaux avant de s'affaisser, résignés, sans espoir. On pouvait arpenter les trottoirs pendant des heures sans voir un seul passage commerçant, un seul marché, une seule maison qui ne fût pas semblable à ses voisins – et n'entendre que le doux crissement de ses semelles sur le ciment fendu ou, de temps à autre, un aboiement lointain et piteux. Nous aurions dû, rétrospectivement, nous montrer plus vigilants, nous rendre compte que ce fut là, dans ces zones de la ville, que survinrent la septicémie, le pourrissement : oui, dans ces blocs de maisons déserts et familiers

que nous traversions tous les jours, insouciant. Ce n'étaient pas les marges sordides, clinquantes, croulantes dont la décrépitude était chose attendue – elle était même en ces lieux bien accueillie et encouragée par une petite partie de notre société. Ces rues tranquilles de nos quartiers déserts et perdus, nous n'y pensions jamais : dans nos esprits, elles devaient survivre à tout et demeurer à jamais intactes dans l'ambre antiseptique de nos souvenirs figés. Ces rues tranquilles des quartiers perdus étaient toujours les premières à s'évanouir.

— N'approchez pas, dit le jeune homme pâle à ma mère qui venait de monter sur le trottoir.

— Qu'est-il arrivé à tous ces magasins ? demanda-t-elle. Quand ont-ils fermé ?

— Ne vous approchez pas des vitrines, reprit le jeune homme. C'est horrible, ne regardez pas.

Il s'avança comme pour l'empêcher d'aller plus loin. Ses yeux déjà trop grands s'écarquillaient encore, paupières et muqueuses d'un rouge aussi sombre que celui des feuilles des arbres – comme s'il avait pleuré des heures, des siècles. Ma mère qui, comme son père, mon grand-père, n'avait guère de respect pour les règlements, exprimés ou tacites, d'une communauté, passa devant lui ; je suivis sur ses talons : à treize ans, j'étais déjà aussi héréditairement têtue qu'elle. Elle se pencha vers une des vitrines, moi vers l'autre, posant mes mains en visière sur mes tempes pour me garder du soleil et mieux voir, visage contre le verre.

— Ne regardez pas, répéta le jeune homme, sans rien faire pourtant pour nous empêcher d'agir, planté sur le trottoir, frissonnant sous le soleil de l'après-midi, son oiseau noir aux dizaines d'yeux dans les bras.

À l'intérieur du magasin, tout était recouvert d'une légère couche de poussière – rien que de très typique pour ce genre

d'endroit. Qu'y avait-il donc d'extraordinaire? Je n'y étais pas entrée depuis cinq ans : ce jour-là, j'avais aidé ma mère à choisir un beau mouchoir pour mon père, qui devait partir en vacances ; après quoi il avait disparu dans le labyrinthe de tunnels et de souterrains de la Compagnie municipale de l'électricité et des eaux. Je continuai à fixer l'intérieur du magasin. Chapeaux melons et feutres s'avachissant sur les fronts résignés de têtes en plastique fendu, tiroirs las alignant des cravates ornées de chevrons irréguliers, boutons de manchette dépolis se noyant dans les plis bordeaux d'un velours usé. Mon souffle embuait la vitre, que j'essayai d'un revers de main. Tout n'était que tranquillité, paix, inertie.

— Je ne vois rien qui sorte de l'ordinaire, dit ma mère. L'endroit est tel que je me le rappelle. Comme il se doit.

— Je sais, répondit le jeune homme. Vu de l'extérieur, c'est l'impression qu'on a. Il faut dépasser la surface.

— Comment fait-on ? demandai-je.

— On la dépasse. On sait quand ça arrive. C'est tout.

Je ne sais combien de temps nous restâmes sur le trottoir paisible de cette rue déserte, dans ce quartier si vide, à regarder les ténèbres à travers des vitres maculées de traces de doigt. Aujourd'hui, je me rappelle seulement qu'après un moment, le soleil s'étant rapproché un peu plus de l'horizon crénelé de la ville, tout, dans le magasin, sembla reculer, sombrer interminablement dans une matière duveteuse et noire, assez semblable à la moisissure qui se répand sur un fruit. Moisissure douce et tendre, têtes de mannequins, et pas une trace de vie dans ces vitrines, ces comptoirs, ces articles et ces lourds tissus plissés – tout juste l'obscurité imminente, fraîche et teintée d'ambre.

Mes yeux se firent bientôt à la pénombre grandissante ; dans le magasin, tout se brouilla pour ne plus faire qu'une

seule masse confuse. L'espace d'une folle et terrible seconde, j'eus le sentiment de contempler le dernier fragment du monde : il n'y avait plus que mon visage plaqué contre la vitrine d'une boutique morte, oubliée de tous, que mes membres paralysés ne pourraient jamais plus toucher ; tout ce que j'avais dans le dos, choses inanimées ou vivantes – moi y compris –, avait irrémédiablement disparu.

— Il n'y a aucun changement, sauf la pancarte, dit ma mère. C'est inadmissible. Les magasins doivent rouvrir, que nous puissions de nouveau y faire nos emplettes, comme toujours. C'est comme ça que ce doit être.

— Oui, répondit le jeune homme. Et cela n'aura jamais de fin.

Ma mère le regarda, sans répondre pourtant. Je m'écartai de la vitrine ; ce faisant, j'entrevis le visage du jeune homme pâle, reflété sous les lettres d'or terni de la mercerie qui portait le nom de son père. Je vis en lui, sous la surface. Je vis sa grande bouche immobile, ses minuscules dents peintes, ses yeux sans cils ni paupières, sa peau de porcelaine, fraîche et mate. Ce fut alors que je me souvins du béguin que j'avais eu pour lui au printemps. J'avais dit à ma mère que je le trouvais beau, qu'il semblait rassurant, familial ; elle m'avait ri au nez, me réduisant au silence, embarrassée ; j'avais chassé le jeune homme pâle de mon esprit. Il nous tourna le dos et tandis qu'il se dirigeait vers la banlieue, formant un sillage de plumes irisées et huileuses, l'odeur douceâtre de naphthaline engourdissant les airs, j'aperçus son cou sous ses cheveux si noirs et la couture rectiligne, exsangue – telle une route inconnue et nouvelle – traversant tous les quartiers de la ville que je connaissais. Ma mère me raccompagna à la maison, toujours muette ; jamais nous ne reparlâmes de cet incident. J'avais, je crois, peur de demander à ma mère ce qu'elle voulait dire par : je ne

vois rien en dessous. Ne remarquait-elle rien d'extraordinaire ou percevait-elle ce néant noir que le jeune homme pâle avait prétendu voir envahir la surface du magasin paternel, le néant qui s'était diffusé dans tous les commerces de cette partie de la rue? J'avais peur de demander à ma mère ce qu'elle voulait dire par : je ne vois rien en dessous, rien n'a changé, c'est bien comme ça que ça devrait rester. Je crois que je savais déjà de quoi j'avais peur – ou plutôt, je voyais confirmée la nature de ce dont j'avais toujours su avoir peur. Ma mère savait que je savais ; nous rentrâmes donc en silence à la maison. Nous repassâmes dans la rue cinq ou six semaines plus tard. Toutes les boutiques arboraient leurs vieilles pancartes d'un rouge pâli et pourtant pimpant : OUVERT. Ma mère malgré tout ne freina pas et m'épargna ses anecdotes habituelles sur les magasins que les membres de sa famille avaient fréquentés, sur les accessoires qu'elle y avait achetés et qu'elle gardait encore chez nous, soigneusement conservés dans des coffres de cèdre doublés de papier de soie et parsemés de petites boules de naphthaline. Je m'affaissai sur le siège de l'auto – ainsi mon regard était à niveau avec la poignée de plastique de la porte d'entrée – et regardai fixement la vitrine de la mercerie. Le jeune homme pâle était là, assis devant la porte de verre poussiéreuse, berçant toujours son oiseau raide et difforme, emmailloté dans un bout de feutre. Le jeune homme que j'avais brièvement, autrefois, adulé – adoration écrasante, comme le contact des plantes de mes pieds sur le gravier tendre et gris – se leva, considéra la rue avec une expression assez semblable à celle de mon grand-père brûlant les feuilles dans son bidon rouillé. Je n'avais jamais raconté à ma mère ce que je pensais avoir vu, ce curieux après-midi, sur le visage du jeune homme et à la base de sa nuque. Nul besoin. Ma mère sourit, regarda droit devant elle et poursuivit sa route.

L'automne s'approfondit, s'épaissit ; l'air autour et par-dessus nos têtes se refroidit : les feuilles, rouge et or, la terre elle-même, étaient encore tièdes au toucher, comme si les arbres extrayaient du sol, pour le vomir, un feu invisible et souterrain. Le matin, je me levais toujours tôt, ayant dormi sans jamais éteindre ma lampe de bureau, la petite télévision, allumée elle aussi, diffusant des films si anciens que mon grand-père ne les connaissait pas. Je m'habillais pour aller en cours devant les images neigeuses de femmes et d'hommes élancés, morts depuis longtemps, errant dans un monde qui n'était fait que d'ombres noires et grises pixellisées. Mon grand-père apparemment ne se couchait jamais, passant ses soirées, après le travail, dans la cuisine sur la table de laquelle il étalait des cartes et des schémas des infrastructures de la ville, griffonnant au stylo-bille bleu des équations indéchiffrables et des formes géométriques sur les contours de nos rues et des quartiers voisins, qu'il avait tracés sur de grandes feuilles de papier pelure translucide. La lumière sourde de la lampe tombait sur son épaisse chevelure blanche, son visage soucieux. J'entrais dans la cuisine sur la pointe des pieds, m'attendant à le trouver profondément endormi, affalé sur la table, le crayon lui échappant des doigts. Il était toujours réveillé, droit sur sa chaise, avec sur le visage cette même expression indéterminable, insondable, qu'il avait eue devant le bidon où brûlaient les feuilles tandis que l'été mourait autour de nous et qu'il regardait la cendre s'engouffrer dans la grotte charnue des conifères murmurants.

— Qu'est-ce que tu regardes ? lui demandai-je en tirant ma chaise pour m'installer près de lui. Que se passe-t-il ? Que vois-tu ?

Ces questions, je les posais tous les matins, ne sachant jamais vraiment ce que je demandais. Était-ce ce qu'il voyait

dans les plans ? Ou dans l'air de cet automne menteur ? Il me faisait tous les matins des réponses très différentes et très semblables. S'emparant d'un bout de papier pelure couvert de minuscules schémas et de paragraphes chargés de mots, il l'appliquait sur la zone de la ville qui lui correspondait et désignait le bouquet de mots ou de figures qui flottait sur telle rue ou tel immeuble. Je posais alors ma question et il y répondait.

— Le B & I Circus Bazar, sur South Tacoma Way, où maman m'achetait toujours mes vêtements d'hiver ?

— La femme a trouvé ses enfants sur le manège qu'ils ont installé au centre du magasin. Tu t'en souviens. Les employés sont déguisés en clowns et il y a un singe qui finit de mourir dans sa cage. Elle a laissé la fille avec le fils, qui est plus âgé, pour aller chercher une paire de chaussures avec un pied droit et un pied gauche et un pantalon à deux jambes. Parce que trois... Et dans cette salle immense qui fait quatre mille mètres carrés, sous le plafond bas, on entendait le pop-corn crisser, la musique de l'orgue à vapeur, les caisses enregistreuses et le brouhaha des conversations. Personne n'aurait pu distinguer les cris. Il n'y en a peut-être pas eu. Ils ont tous laissé leurs enfants là-dedans. Elle est revenue, de même que les autres parents, devant une plate-forme circulaire en bois qui tournait cahin-caha. Les animaux du cirque tordus comme des serpentins, les corps de leurs enfants enroulés en cordes de sang et d'os sur les selles de bois, les mâts de bois, les étoiles de bois. Les mannequins des magasins, filles et garçons en plastique, aux sourires scintillants, enchâssés comme des flèches obscènes dans les chairs délicates. La musique de l'orgue à vapeur, déformée, étirée, se délitant dans les airs, mariée à leurs hurlements. De l'autre côté du magasin, par-delà une forêt de portants en acier et de pancartes décrépites,

sous un ciel de néon vacillant, la femme a vu un clown du magasin, bouffi, dansant autour d'un pilier de ciment comme un char de carnaval poussant son dernier souffle : il déchirait le singe comme il l'aurait fait d'une barbe à papa, fourrait les morceaux entre ses lèvres striées de menthe.

— Le supermarché Safeways, dans le quartier de Highland Hills, où nous allions faire les courses quand je passais la nuit chez grand-mère et toi ?

— Un petit garçon qui accompagnait la mère de son meilleur ami jouait dans le rayon frais et surgelés. Il ouvrait les portes, attendait que la buée s'accumule sur la vitre et dessinait sur le verre, écrivait son nom, comme tu le faisais, autrefois. L'autre petit garçon et sa mère se sont absentés un moment, pour aller chercher des glaces. Quand ils sont revenus, le petit avait disparu. Tout avait disparu. Plus rien : ni chariots à demi-remplis, ni porte-monnaie ou portefeuilles sur le linoléum, ni caisses ouvertes pour des transactions inachevées. La femme a vu le nom de l'enfant sur la vitre ; la dernière lettre étirée, comme si le doigt qui l'avait tracé avait glissé sur le côté. La femme a ouvert la porte. Entre les étagères de bouteilles de lait et les épaisses lattes en plastique, un mouvement – celui d'une colossale et silencieuse chose. Un épais fumet de pourriture douceâtre a fleuri dans l'allée, assaillant la femme avec tant de violence qu'elle s'est retournée, comme si une main l'avait giflée ; en s'enfuyant du supermarché elle s'est vomi dessus – elle ne voulait plus voir ces aliments pourrissant, noircissant dans les rayons, elle ne voulait plus voir ces légumes en conserve explosant en nuages d'insectes et de spores, elle ne voulait plus voir ces morceaux de viande qui rampaient et chuchotaient en crevant leurs emballages, se dissolvant et se regroupant en quelque chose qui dépassait la somme de leur sang, de leurs nerfs, de leurs

os, quelque chose qui aurait pu peut-être ressembler à une reconstruction monstrueuse, sacrilège et profondément difforme de l'enfant disparu.

— Le parc naturel de Point Defiance, à l'extrémité nord de la vieille ville, là où papa et maman m'emmenaient voir la vieille forteresse et le zoo ? Un jour maman s'est trouvée mal. À cause des hot-dogs, disait-elle. On n'y est jamais retournés.

— Tu étais trop jeune pour comprendre. Ils t'ont emmenée sur cette route qui traverse la forêt aux vieux arbres et qu'on appelle la route des Sept Kilomètres, jusqu'au camp des bûcherons. Ils t'ont emmenée dans la petite rue de terre battue, avec ses maisons et ses magasins en bois, jusqu'aux vestiges de la voie ferrée où une locomotive à vapeur est restée un siècle à l'arrêt, sans wagons, ses roues et ses pistons immenses et noircis paralysés par la pluie et la rouille – la locomotive dans laquelle ta mère s'est reposée tandis que ton père t'emmenait à la forteresse. Désormais, c'est nuit et jour que les gardes du parc entendent tonner et rugir la locomotive ; elle parcourt les bois, hurlante, ardente, laissant derrière elle des ornières jumelles et huileuses où la terre est brûlée et purulente : aucune plante, aucun arbre ordinaires ne peuvent y repousser. On trouve d'autres choses dans ces traces que les gardes éliminent à la hache et qu'ils enterrent profondément. Des restes animaux desséchés, des lions, des orques, des ours polaires retournés comme des gants, les os brisés, percés d'échardes métalliques. Des masses placentaires, bulleuses, gélatineuses, luisantes et tièdes de sang et dont leurs occupantes, créatures semblables à des machines, essaient en vain de déchirer les épaisses membranes de leurs mâchoires et de leurs membres inversés. Le parc a été complètement fermé au public, mais, un jour ou l'autre, tout ce qui y a vécu sera mangé et remis au monde sous une autre

forme. Par la suite, Dieu sait où la locomotive ira. Rien ne l'empêche plus de partir.

— Narrows View, dans le quartier des écoles ?

Notre quartier. Mes doigts formaient de folles spirales autour de ma vieille école primaire, à un pâté de maisons de chez nous. Ma mère autrefois m'accompagnait jusqu'au coin de la rue, tous les jours, puis me regardait longer les maisons jusqu'à la route à deux voies et prendre soin de traverser dans l'espace délimité par les larges bandes blanches du passage piéton. Si je m'étais écartée de ce périmètre, pensais-je à cette époque, si je m'étais aventurée sur l'asphalte usé de la chaussée, j'aurais été engloutie par le doux fleuve de goudron noir, coulant par le fond tandis que mes camarades de classe poursuivaient leur progression, s'égaillant dans le parking et se dirigeant vers le passage couvert qui reliait entre eux les dix bâtiments bas qui constituaient l'école. Ils couraient, poussaient avec force les portes d'acier peintes en orange vif, s'évanouissaient par des couloirs bordés de linoléum dans des salles de classe chaudes et humides, ôtant leurs manteaux et se laissant tomber sur leurs chaises comme feuilles d'automne. La sonnerie retentissait, un drrrring-drrring interminable et tranchant qui résonnait par-dessus toits et frondaïsons ; les lourds bus jaunes crachaient leur fumée et ressortaient, geignant, du parking, pour reprendre la route ; puis le silence s'installait. Et moi, lentement absorbée par la route, mon école à quelques mètres seulement de mon naufrage, les mains tendues comme si je pouvais m'y agripper. Impossible, pourtant. Je ne le pus jamais. Quant à ma mère, elle restait là, près du stop rouge et tordu au bout de notre petite rue, les mains sur les hanches, les pans de son manteau marron claquant dans l'air froid du matin, ses yeux sans expression tournés vers moi, qui hurlais, puis suppliais, puis me débattais,

puis renonçais et, sans plus bouger, la regardais me regarder et voir le monde autour de nous plonger dans l'obscurité et le silence, jusqu'à ce que nous soyons toutes deux prises au piège d'un moment infini du temps, sans vieillir, ni vivre ni mourir. Mes mains, éternellement tendues, implorant son aide. Ses yeux, creusant éternellement des trous dans les miens. Je levai les mains. L'encre du plan avait tant bleui mes doigts qu'ils me semblaient en voie de putréfaction.

— Ils ont trouvé une jeune fille sur la route, dit mon grand-père en couvrant de sa grosse main la mienne avant de la reposer sur le plan.

Il avait l'air vieux et las.

— Un squelette de très grande taille. La jeune fille était colossale, une géante. Fichée dans l'asphalte. Les os tordus comme de monstrueux tire-bouchons. Chaque os provenant de la fusion de nombreux squelettes de jeunes filles bien plus petites.

— Ce n'étaient pas de nombreuses jeunes filles, dis-je en ôtant ma main.

La même jeune fille, emprisonnée dans la même portion de chaussée cent mille fois. Des couches de cette même jeune fille, sans cesse emprisonnée, depuis l'école maternelle jusqu'à la fin de la primaire. Pendant sept ans, jusqu'au printemps dernier.

— Oui.

Mon grand-père se leva et se mit à replier ses plans et ses schémas avant que ma mère ne descende au rez-de-chaussée. Il n'avait nul besoin de me demander comment je le savais. Un peu plus tard, mon grand-père remisa ses plans. Ce n'était pas faute d'intérêt : simplement, les incidents étaient si nombreux à présent qu'il devenait inutile d'en tenir le compte. La somme faite, la ville n'était plus qu'un vaste incident ; la

carte se noya sous le réseau bleu des routes et des mots : ne resta bientôt plus en guise de papier blanc que cette tache minuscule qui était notre maison. Aucun d'entre nous ne pouvait supporter l'idée de remplir ce petit cercle intact, perdu dans l'immensité d'encre. Cela devait arriver un jour ou l'autre, nous le savions. Mon grand-père, un jour, déposa tous ses papiers dans le bidon qui servait de poubelle, dans un coin du jardin : sous nos yeux ils se recroquevillèrent et, cendre grise, dérivèrent dans l'air tiède et doux. Puis au bout d'un moment, nous perdîmes le compte des journées, des semaines, des saisons. Automne, hiver, printemps, c'était le même moment de l'année, la même journée. Je me réveillais devant les mêmes images mortes et fantomatiques que la veille, m'habillais pour aller suivre des cours dont je ne me souvenais plus le soir venu, lorsque assise à mon bureau je cherchais dans mes livres et mes cahiers des devoirs que je ne trouvais jamais. Un après-midi – lequel exactement, en quelle année, en quel mois, je ne le saurais jamais –, mon grand-père ne rentra pas. Il était parti tôt le matin pour aller travailler, comme toujours, à la Compagnie de l'électricité et des eaux, son feutre gris au toucher si doux posé sur ses cheveux blancs, une Thermos de café au lait dans sa serviette. Il m'embrassa sur le front, me conseilla d'être prudente puis partit au volant de la grosse voiture qu'il s'était achetée des années plus tôt, lorsqu'il avait été nommé contrôleur. Je me préparais pour l'école – je ne sais si j'y suis allée, ce jour-là. Qui passa, comme tous les autres avant lui, dans une tendre brume de chaleur et de douceur engourdisante qui se décomposa en début de crépuscule : le soleil alors lançait par les fenêtres de longs rubans de lumière et d'ombre sur la table de la salle à manger. Mon grand-père ne m'abandonnerait jamais. S'il ne rentrait pas, compris-je, c'est qu'il ne le pouvait

plus. Chagrin, stupéfaction : courut dans mes veines quelque chose de froid et de dur. Pour la première fois depuis ce qui semblait une éternité, j'eus l'impression de m'extraire d'un cauchemar étouffant.

— On va attendre grand-père ? demandai-je à ma mère.

Laquelle posa la cocotte sur la table en me regardant droit dans les yeux. Sur son visage, des vestiges de ce que j'aurais pu, en d'autres temps, en un autre lieu, devenir. Ses yeux, brillants, d'une noirceur de fournaise. Insupportables, brûlant tout ce qu'ils voyaient ; et dans ses pupilles je me vis, minuscule, sombrer dans la route un million de fois. Sa réponse, je la connaissais avant qu'elle la prononce.

— Non.

Elle remplit mon verre de lait tiède et s'assit. Nous dînâmes en silence. Les ombres s'allongèrent jusqu'à ce que disparaisse la lumière du jour ; en esprit je vis mon gentil grand-père remplir ce dernier cercle blanc sur sa carte d'une encre aussi bleue que ses yeux. Puis lui aussi s'évanouit.

Le lendemain matin ne ressembla pas aux autres matins. Dans l'air ensommeillé et doux, je m'habillais pour l'école, où je n'étais jamais allée, n'irai jamais, dont je n'avais jamais vu ni les élèves, ni les professeurs. Des hommes et des femmes argentés et minces dansaient et luttaient dans la neige d'un écran de télévision depuis longtemps débranché. Des images qui n'existaient pas. Le monde autour de moi, dans tous ses détails, une distorsion perverse du souvenir, un mensonge étouffant. Je rangeai mes livres de classe sous le lit puis, me ravisant, les fourrai dans mon cartable. J'avais voulu aller à l'école. J'avais voulu apprendre. Je voulais devenir adulte. J'avais voulu le jeune homme pâle aux yeux rougis, aux iris d'un noir d'étag. Dans la cuisine où je buvais mon lait tiède, ma mère pliait le bord du sac en papier qui contenait mon

déjeuner. Elle lécha sa paume et me la passa sur les cheveux tandis que je contemplais la table vide ; c'était là que mon grand-père avait dessiné des rivières d'encre bleue sur la carte de mon existence.

L'haleine de ma mère était étouffante comme un soupir ; je marchais dans une toile. Un train se fit entendre dans le lointain – lugubre, grave, interminable. Je levai les yeux vers le plafond d'où se détachaient de petites spores, pareilles aux étincelles ténues d'une bougie ; elles flottaient dans l'air ambré, épais, s'éteignaient en atteignant mon visage, ma peau, le sol. La ville se mourait et tous l'avaient su bien avant que mes yeux ne me l'apprennent. Le sol tremblait, bourdonnant sous mes pieds. Je pensai à mon grand-père, au jeune homme pâle ; mon visage durcit comme une porcelaine.

— Je dois aller à l'école, murmurai-je.

Il fallait à chaque mot un siècle pour échapper à mes lèvres – aussi lent qu'une de ces spores mourantes.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit ma mère.

Elle serra ma main dans les siennes, serra fort ; nos os se déplacèrent, se fendirent, nos peaux coagulèrent et ne firent qu'une, comme velours et moisissure.

— Laisse-moi partir, dis-je.

— Non, dit-elle. Ce n'est pas nécessaire.

— Si, répondis-je. Laisse-moi.

Un siècle plus tard, ou davantage, je retirai la main. Ses doigts s'étirèrent comme du sucre filé, gigotèrent, reculèrent. D'autres siècles passèrent et, de l'autre main, je lançai le stylo de mon grand-père au creux palpitant de sa gorge. Des gouttelettes suspendues dans les airs, comètes de rubis et d'indigo accrochant la lumière tout en tournant autour de nos plaies. Dehors, le soleil se leva et se coucha autant de fois que les étoiles au ciel : et durant cette ère ma mère retroussa ses lèvres

gercées tant et si bien qu'il n'en resta pour finir que ses dents et le noir volcanique de sa bouche ouverte. À chaque pas s'écartant d'elle-même, elle enfla, elle explosa, exponentielle dans sa pourriture, repoussant les minces parois de notre maison, sa chair translucide, veinée, palpitant de toutes les variantes jamais nées de mon existence, pressant contre sa peau pour recouvrir la liberté. Dans la mélasse de l'air, je tournai le dos, dix siècles passés à canaliser ma terreur et la force de mes jambes flageolantes vers la fuite, le bout de la rue. Quand je pleurais, le temps s'inversait et mangeait les larmes avant qu'elles me sortent des paupières. Ne restait que le tambour de mon cœur, un battement pour chaque révolution de la galaxie, ne restait que l'écho d'un pas à chaque étoile mourante, ne restait que ma mère dans mon dos, toujours, explosant, mains avides, corps en expansion, ne restait partout que le rugissement bas et sombre du tonnerre et jamais la pluie.

Ils ont trouvé une jeune fille dans la route, avait dit mon grand-père dans un autre univers. Les os semblables à de monstrueux tire-bouchons, chaque os formé par les squelettes fusionnés d'un grand nombre de filles bien plus petites. Au bout de la rue, au-delà du passage piéton aux larges bandes blanches; après cela, chaque pas devenait plus rapide et les siècles se consumaient les uns après les autres. Je ne me suis jamais retournée. Je suis passée devant moi, engloutie par l'asphalte cent mille fois, la géante constituée par cent mille jeunes filles, et chacune d'entre elles s'en détachait et tombait à grand fracas par terre. Et j'ai couru jusqu'aux limites de ma ville nordique et les ai dépassées et me suis glissée dans le monde, tous les squelettes brillants et froids de celle que j'aurais pu être en essaim derrière moi, plongeant dans les montagnes humides et tremblotantes de la chair en putréfaction

qui nous avait donné naissance à toutes, la coulant dans la rue où elle m'avait perdue, toutes mourant en son désir comme de petits rêves avortés. Je n'ai jamais cessé de courir. Elle non plus.

J'ai vécu dans cette ville de l'extrême sud de nombreuses vies maintenant, ayant habité dans de nombreuses autres villes, chaque fois plus loin du nord. Mais toutes les villes de ce monde ont succombé, ce qui ne m'a pas étonnée; il n'y a plus de ville après celle-ci. Il n'y a rien après celle-ci, hormis l'immense océan du sud, les champs de glace, les cieux froids, les étoiles plus froides encore. Ici l'hiver est un poing dur comme le diamant et l'été un impossible rêve. Ou du moins était-ce le cas lorsque je suis arrivée, il y a des siècles ou des éternités. À présent je la sens de nouveau dans l'air et dans mes os. Les jours ont commencé à se fondre les uns dans les autres comme dans les autres villes, les minutes et les mois et les années; une langueur engourdissante et douce nous réchauffe et nous ralentit jusqu'à ce que nous ne nous soucions plus de rien. La ville se mourait et nous le savions tous: nous l'avions compris avant que nos yeux nous l'apprennent. Mais je suis la seule à en connaître la raison. Ma mère vient chercher sa petite fille; elle brûle comme toujours le monde jusqu'à ce que n'en reste plus qu'elle et moi et les souvenirs communs, que ses souvenirs de ce qui était et de ce qui devrait être. Et il n'y a plus de ville où se cacher, plus de version ou de rêve de moi qui puisse se battre. Si bien que je reste à la fenêtre de mon appartement, dans cette ville de l'extrême sud, regardant les feuilles rouge et or, feuilles qui, le jour d'avant, avaient poussé vertes, regardant le soleil engraisser et rayonner d'étincelles de fin d'été – si familières, du temps que j'habitais dans la ville du nord, l'air autour de moi tiédissant, gonflé de naphthaline, douceâtre, écœurant. Je

m'assieds à la fenêtre et feuillette des manuels scolaires qui ne m'enseigneront jamais rien, regardant les immeubles faire des choses qui me sont inconnues. Ils vieillissent, changent de forme, se modifient. Ils enflent, se couvrent de moisissures et recrachent par les chancres gras qui pendent à leurs façades pourrissantes de tendres spores, ils se déforment et se reforment ; à chaque jour qui passe, pétrifiant, ils deviennent plus familiers. La ville du grand sud est en voie de disparition ; au nord, l'autre ville renaît. Une locomotive à vapeur hurle dans le lointain en dévorant les kilomètres – et bien d'autres choses. Les mouvements des passants perdent en force, en rapidité, s'arrêtent. Ils s'évanouissent comme des lambeaux de brume. Le visage du jeune homme pâle apparaît dans les vitres, se déplaçant des marges de mon champ visuel vers son centre tandis que passent les semaines. Et viendra le jour où il sera là, dans la rue, tel qu'il s'est tenu dans toutes les autres rues poussiéreuses des autres villes, ses grands yeux noirs fixés sur moi ; le corbeau aux becs jumeaux, dans ses bras, luttant, grotesque, pour prononcer mon nom, tous les noms des monstres que ma mère a en mémoire. Derrière et autour de lui, derrière et autour de moi, les rues de mon enfance se reconstitueront, entières, nées des ruines de la ville du grand sud comme une géante mort-née, une marionnette de rêves et d'os calcifiés, animée d'une existence non souhaitée par les ficelles d'un désir qui n'est pas le sien. Cela, cela, oui, c'est le désir infini, suffoquant de ma mère, ralentissant le monde dans nos parages, le faisant reculer, jusqu'à ce qu'il devienne le fleuve aux os d'ambre dans lequel je suis, à jamais et seulement, sa petite fille, éternelle et solitaire.

J'applique la pointe du stylo bleu sur le petit cercle blanc de ma gorge.

Moi aussi, je peux arrêter le temps.

« Il me fallait faire en sorte que les interlocuteurs
fussent assez distincts pour être deux
et assez semblables pour n'être qu'un. »

J.L. Borges, *Le livre de sable*.